

Le Dictateur : Le pouvoir face au courage

« Tout homme si il est brave résiste » Schultz 35'20''

L'Histoire est jalonnée de guerres, mais l'une d'entre elles reste particulièrement mémorable, la seconde guerre mondiale, et de nombreux cinéastes se sont emparés du sujet. Certains ont cherché à retranscrire l'horreur de cette guerre en essayant d'être au plus près de la réalité des combats. Fort peu, cependant, ont réalisé un film parlant de cette guerre au moment même où elle se déroulait. Charlie Chaplin le fit, dans une comédie dramatique: Le dictateur. En pleine guerre, en 1940, il singe le dictateur Adolf Hitler en l'incarnant sous les traits de Adenoid Hynkel. A la manière des bons conteurs, il campe l'action dans un pays au doux nom de Tomanie, miroir d'une Allemagne nazie.

Dans ce film, le réalisateur met en scène les brimades que subit le peuple juif. Il développe un récit dans lequel, chaque personnage à sa manière va devoir s'arranger avec le pouvoir en place: l'accepter ou le refuser. Ainsi, il interroge le courage de chacun de ses personnages de la société et fait écho aux questions essentielles de l'époque: comment résister à une telle violence?

Ce film nous amène donc à réfléchir à la question du courage, individuel et/ou collectif. Nous chercherons à dégager différentes figures du courage, présentes au sein du film, tout en essayant d'évaluer le courage du comédien qui n'hésita pas à incarner à l'écran le double personnage du barbier et du dictateur. Un même acteur pour le tyran et le brimé, le dictateur et le visionnaire.

Lors de sa conférence à la Librairie Mollat, Cynthia Fleury complétant sa réflexion sur le courage, mit en avant l'idée qu'il ne pouvait y avoir d'injonction au courage. Nul ne peut décider à notre place d'être courageux. N'est-ce point déjà cela que met en scène le réalisateur au sein de son film ? Rappelons nous ! Le commandant Schultz explique les règles. Pour libérer le pays de ce despote, un d'entre eux sera désigné par le jeu de la fève cachée ou de la pièce cachée au cœur d'un pudding. Schultz évite le jeu, il refuse d'y participer. M Jaeckel rappelle que leur honneur est en jeu. La musique va dès lors rythmer une petite comédie, un petit bal où à coups de politesse, de stratégies diverses, les puddings vont se déplacer de l'un à l'autre. Ce sera ensuite le tour des pièces découvertes au sein de chaque pudding de prendre le relais. On les déplace consciencieusement pour les faire toutes terminer dans l'assiette du barbier, qui les avale une à une pour autant de fois nous rappeler l'évidence, point d'injonction au courage. Et lorsque M Jaeckel découvre sa pièce dans son pudding et qu'il annonce courageusement qu'il est celui que le sort a désigné, il lui faut très peu de temps pour se rendre à la raison, aux arguments d'Hannah. Point d'injonction au courage, point !

La sortie des hommes de la pièce ne fait qu'amplifier cette idée ; face à l'injonction, fuyons. Nul n'est épargné ni le militaire, premier à avoir fui, ni les citoyens qui en cœur hochent la tête en disant: « bonne nuit ».

Pourtant, si Hannah fut celle qui empêcha M Jaeckel de commettre un acte fou, elle fut la première à faire preuve de courage. Le panier sur la tête, rempli de linge propre, elle croise les troupes de la mort dès la première séquence dans le ghetto. Les militaires qui entonnent une chanson vantant la supériorité aryenne, volent devant ses yeux pommes de terre et tomates. Face

à cette démonstration de force et d'injustice, Hannah se révolte, fière, droite devant ses hommes armés. Face à un rappel inutile à la loi du marchand, Hannah oppose une attitude qui appelle à la révolte, à la contestation. Elle met en évidence par là même la lâcheté des militaires, et en avant la nécessité de la révolte. Elle ne fléchit pas devant les menaces des militaires. Elle continue, frondeuse à répondre, mais en vain, car la révolte ne viendra pas. Elle recevra pour tout salaire des tomates jetées sur elle. Dans cette scène, on a l'impression que le réalisateur veut nous dire que la révolte individuelle est inutile, vaine face à une telle force. Cependant, nous trouvons le personnage courageux. Courageuse, car elle ose dire tout haut ce qu'elle ressent. Elle nous rappelle ainsi que le courage, comme le soulignait Cynthia Fleury, est avant tout une question individuelle et ponctuelle. Hannah fera preuve encore une fois de courage, lorsque à l'aide d'une poêle, elle assommera deux soldats, mais ce sera juste pour sauver le barbier en l'incitant à fuir.

A ce moment du film, Hannah souligne le fait que le Barbier a été très courageux et elle ajoute : « On ne peut pas se battre seul, mais si on s'unissait, on pourrait les avoir ». Elle exprime ainsi l'idée que le courage individuel est insuffisant. Elle prend donc conscience que son acte, celui du barbier, sont des actes isolés, et qu'il faudrait bien plus pour arriver à vraiment se révolter. C'est sans doute pour cela qu'Hannah ne verra plus ensuite comme solution pour échapper à la fureur du Führer que la fuite vers une nouvelle terre promise.

Le barbier demeure un cas à part. Quelle forme du courage peut-il incarner ? Sa contestation du début est liée à son absence de connaissances. Il vient juste de sortir de l'hôpital et n'a croisé encore personne qui lui a expliqué la situation. Est-ce à dire que l'on doit considérer qu'il faut être inconscient pour être courageux. Par deux fois, il va s'opposer aux troupes de la mort sans savoir ce qu'elles représentent. Il leur glisse entre les mains, les ridiculise, les humilie mais finit au bout d'une corde. Cependant, on est en droit de se demander: l'inconscience donne-t-elle confiance ?

L'inconscience, l'absence de conscience de la gravité de ses actes, liée à l'amnésie fait de lui un héros malgré lui. Il est insouciant, un peu comme le dictateur. Il balance le pot de peinture au visage du sergent, sûr de son bon droit. Son acte de bravoure inconscient, de courage involontaire a donc une autre fonction. Ses actes inconscients cherchent à mettre en évidence l'injustice, l'iniquité des lois dans le ghetto, de l'absurdité de la situation. Le personnage amnésique courageux ressemble ainsi un peu à un fou, le fou du roi. Il se moque des règles, les refuse, les conteste pour les rendre ridicules. Sauvé de justesse par le commandant Schultz, ce dernier nous rappelle qu'au début du film le barbier a fait preuve de courage. Plus exactement d'un acte courageux qui a sauvé le commandant et donc indirectement la Tomanie. Dès lors, on comprend que le rôle de ce fou est de nouveau de sauver la Tomanie, l'Allemagne en lui offrant une comédie de ses lois. Ainsi l'œuvre trouve son sens. Ce film parle du courage.

Le courage de l'auteur : Charles Chaplin a eu du courage en concevant un film sur un sujet aussi sensible à cette époque. De créer un film où il laisse entrevoir l'idée que les allemands sont amnésiques et ont oublié toute une page de leur histoire. Surtout par l'audace qu'il a eu d'interpréter les deux personnages principaux, et donc de montrer son visage au lieu de se cacher derrière sa caméra.

Le cinéma devient un moyen de s'engager, une invitation à l'engagement. Et s'engager, n'est-ce pas cela un peu le courage ? L'artiste, le cinéaste, le comédien, un peu comme les poètes engagés racontent une histoire, créent une comédie. D'abord on rit et puis ensuite on réfléchit. On réfléchit à ses scènes et l'on voit qu'il nous convie à un créer un monde meilleur, un monde courageux.

« Votre Excellence, le monde est suspendu à vos lèvres », les hommes montent lentement les marches, le long d'un mur où on peut lire le mot : « Liberty ». La comédie prend fin, le barbier n'est plus amnésique, il n'est plus le fou du roi. Encore un petit comique de situation, la chaise se casse mais le ton va vite changer. Herr Garbitsch, ministre de la propagande, résume en quelques mots clés l'idéologie de la Tomanie : « Nous demandons à tous les citoyens de servir l'Etat avec obéissance la plus aveugle. Nous accepterons de refus de la part de personne ». En d'autres termes, l'asservissement total. A ces terribles formules, le discours du Barbier répond.

Lorsque le barbier, confondu avec le Dictateur, doit prendre la parole, le commandant Shultz lui dit de faire quelque chose et le barbier prend alors la parole après avoir laissé en suspens le mot Espoir...Il commence par s'excuser « Je suis désolé, mais je ne veux pas être empereur, ce n'est pas mon affaire ». S'excuser de ne pas vouloir le malheur des autres. Peu à peu, il tire un portrait sans concession de l'Allemagne, des dictateurs qui torturent les faibles. Et puis soudain son discours s'anime, il prend conscience de l'importance de dire. Dire les valeurs auxquelles il croit, ces valeurs qui l'amènent à conclure par un : « au nom de la démocratie, unissons nous tous ». On lui propose le pouvoir et il le refuse au nom d'un idéal supérieur. Un idéal qui nécessite beaucoup de courage.

Le chemin de la dictature devient donc un chemin de la facilité, de l'absence de courage, de l'ignorance. Face à cela le peuple doit s'élever. La démocratie comme forme idéale du courage pour Chaplin. Appel aux hommes, aux dirigeants, aux militaires, à l'humanité. Son choix de fin de film est doublement courageux. Il réaffirme face à la dictature l'évidence que les dictateurs sont éphémères et meurent. Le peuple reprendra le pouvoir. Mais surtout pour la première fois, ce cinéaste du muet qui a singé le cinéma parlant à la fin des Temps modernes (1936), prend la parole. La petite moustache du comique répond à la sévère moustache du dictateur. Il lui répond dans un incroyablement long discours pour un homme qui a fui le parlant. Il a utilisé la modernité pour porter un message fort, courageux.

Alors, peut-être que l'Homme confond trop l'envie et courage. Pourtant les deux peuvent être raccordés, si on mange un pudding devant quelqu'un, il peut finir par en manger parce que ça lui a donné l'eau à la bouche, pour le courage c'est le même principe, il faut montrer l'exemple. A notre tour, prenons la parole.

Sibel

Laura

Chéhrazad

Gulçiçek